HAL
open science

Ombres et Lumières dans l'Histoire du Prince Titi de Saint-Hyacinthe (1736)

Magali Fourgnaud

To cite this version:

Magali Fourgnaud. Ombres et Lumières dans l'Histoire du Prince Titi de Saint-Hyacinthe (1736). DION Nicholas, MASSÉ Stéphanie et FOURNIER-PLAMONDON Anne-Sophie. Ombres et pénombres de la République des Lettres, Marges, hétérodoxie, clandestinité (XVe-XVIIIe siècle), Hermann, 2014, ISBN 9782705688486. hal-01849680

HAL Id: hal-01849680

https://hal.science/hal-01849680v1

Submitted on 26 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Magali Fourgnaud, *Ombres et Lumières dans l'Histoire du Prince Titi* de Saint-Hyacinthe *(1736)*. (colloque du Cercle interuniversitaire d'étude sur la République des Lettres (CIERL), université Laval, Québec, 20 mai 2010).

Auteur polygraphe et assoiffé de savoirs, Thémiseul de Saint Hyacinthe (1684-1746), pseudonyme de Hyacinthe Cordonnier, est un auteur « marginal », au double sens du terme, comme auteur méconnu et comme auteur qui promeut les valeurs d'une « écriture en mineur »[1]. Pourtant, il est considéré par la critique actuelle comme un précurseur des Lumières[2] voire un partisan des Lumières radicales[3]. En effet, dans ses écrits, publiés pour la plupart en Hollande, Saint Hyacinthe critique aussi bien les abus du pouvoir monarchique que les dangers des superstitions : il écrit notamment des *Recherches Philosophiques* (1743), dans la lignée des philosophies du droit naturel (Grotius, Puffendorf, Locke). Pourtant, cette quête de la vérité n'empêche pas Saint Hyacinthe de se montrer volontiers « fantasque », pour reprendre le titre de son ultime texte publié en 1745, et de profiter de l'espace de liberté du conte pour expérimenter ses principes politiques et philosophiques.

L'Histoire du Prince Titi[4], conte qu'il publie en 1736, illustre le paradoxe de la marginalité au début du XVIIIème siècle : dans quelle mesure un conte, genre mineur, récit mensonger, peut-il participer à l'émergence de la philosophie des Lumières ?

Construit en deux séquences, l'une consacrée à l'accession au pouvoir du prince et l'autre à l'art de gouverner, L'*Histoire du Prince Titi* se présente d'emblée comme une fable économico-politique qui dénonce toutes les formes d'obscurantisme. Pourtant, loin de vouloir délivrer une leçon de politique et de morale univoque, Saint Hyacinthe fait de son récit un conte philosophique, lieu d'interrogation sur le meilleur gouvernement possible et sur les moyens d'accéder au bonheur, mais surtout un lieu d'expérimentation et de critique de tous les savoirs. La lumière de la vérité ne se cache plus sous le voile de la fiction, c'est le récit lui-même et la démarche herméneutique qu'il instaure qui permet l'avènement d'une société plus éclairée.

---

1 Aurélia Gaillard, « Saint-Hyacinthe : écrire la marge », dans : Christelle Bahier-Porte et Régine Jomand-Baudry (dir.), *Ecrire en mineur au XVIIIe siècle*, Paris, Desjonquères, 2009, p. 40-50.

2 Anic Petzel, *Themiseul de Saint-Hyacinthe (1684-1746), Studien zum Werk eines Frühaufklärers*, Francfort, Lang, 1994.

3 Jonathan I. Israël, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750, Traduction de Pauline Hugues, Charlotte Nordmann et Jérôme Rosanvallon*, Paris, Editions Amsterdam, 2005, p. 647-648.

4 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Histoire du Prince Titi*, dans : *Le Cabinet des Fées ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux*, Amsterdam et Paris, (tomes XXVII et XXVIII), 1786.

La mise en lumière de toutes les formes d'obscurantisme

La description du royaume de Ginguet, le père de Titi, s'apparente dès le premier livre à une satire parodique de la cour royale. Les incessantes disputes et les oppositions caricaturales de la « grasse » Tripalle et du « maigre[5] » Ginguet tournent en dérision le couple royal. Le narrateur s'amuse à mettre en scène ces deux personnages fantoches que l'avarice finit par rendre malades. Poussés par leur cupidité incontrôlable, le roi et la reine se penchent pour ramasser une pièce de douze sous gagnée au lansquenet et se ridiculisent ainsi au cours d'une scène burlesque qui mêle les motifs traditionnels de la satire du pouvoir et de la médecine:

> Leurs fronts se rencontrèrent avec tant de violence, que le roi en eut une bosse et la reine une autre. Ce n'eût été rien pour des personnes du commun ; un papier bien imbibé de vinaigre et appliqué sur la bosse y eût remédié ; mais pour un roi et une reine, il fallut envoyer chercher les chirurgiens et les médecins.(...) échauffées par les vulnéraires, elles [les bosses] se dilatèrent davantage, et donnèrent aux chirurgiens l'occasion d'augmenter le mal[6].

La cour, lieu de tous les excès et de toutes les démesures, est ainsi sans cesse tournée en dérision, contrastant cruellement avec la situation très critique des finances de l'état. Les préparatifs de la venue du roi voisin, Fortesserre, sont l'occasion de dénoncer ce gouvernement aveugle et égoïste, dont le faste sans consistance n'est qu'un décor de carton pâte et cache un vide désespérant :

> Il songea à faire des préparatifs pour donner à sa cour *un air de* magnificence. [...] Il fit *redorer* ses vieux carrosses, bien *reblanchir* et nettoyer son palais [...] mais ce qu'il fit de mieux, et sur quoi il comptoit le plus, fut de *répéter souvent* qu 'on ne pouvoit lui faire plus de plaisir que de faire honneur aux ambassadeurs de Forteserre**,** et de *leur donner une grande idée* de la magnificence et des richesses de la nation.[...] La reine se fit *raccommoder* sa robe de nôces qu'elle n'avoit jamais portée que deux jours[7].

En opposition complète à ce système économique inique, la largesse du prince Titi est quant à elle interprétée d'emblée comme libéralité par le roi et la reine. *L'Histoire du Prince Titi* serait-elle dès lors une fable prônant le mercantilisme ? Le conte présente, en effet, de nombreuses similitudes[8] avec l'allégorie que développe Jean-François Melon dans son *Essai politique sur le commerce*[9] pour justifier et défendre ce nouveau système monétaire : Law y est présenté sous les traits du bramine Elnaï, qui marie sa fille Panima (la banque) à Aurenko, le prince des Formosans

---

5 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Histoire du Prince Titi, op. cit., tome XXVII*, p. 352.

6 *Ibid., Tome XXVII, Livre 1,* p. 412- 413.

7 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 365 (je souligne).

8 Magali Fourgnaud, « L'économiste (Jean-François Melon) et le conteur (Thémiseul de Saint-Hyacinthe) : analyse croisée », *Féeries n°6* (2009), p. 152-155.

9 Jean-François Melon, *Essai politique sur le commerce* [1ère éd. 1734, 2ème ed. augm. de 7 chapitres 1736] dans Eugène Daire (éd.), *Economistes financiers du XVIIIème siècle*, Paris, Guillaumin, 1846, p. 805.

(le Régent). Comme le partisan du mercantilisme, la fée Diamantine prône la circulation de l'argent :

> L'avarice du prince empêche la circulation des biens d'un état, elle appauvrit ses sujets, en les empêchant de s'enrichir, et il s'appauvrit enfin lui-même, s'il arrive quelques cas extraordinaires où la dépense augmente. Ce n'est pas l'argent qu'on possède qui rend riche, c'est celui qui circule[10].

Or, à la différence de l'économiste, Saint Hyacinthe dénonce aussi bien les abus du pouvoir centralisé que les incantations magiques de la finance libérale. Dès le début du conte, la métamorphose des diamants en nèfles conduit à considérer la fée Diamantine comme une allégorie de la Banque de France, capable de changer la valeur de la monnaie en fonction de ses caprices, métamorphose présentée comme « un enchantement »[11], voire une supercherie, un tour de « passe-passe »[12]. Le pouvoir de la banque est donc assimilé à un pouvoir féerique et incertain, rendant ainsi le système instable et inique. Le conte dénonce certes tout pouvoir tyrannique et arbitraire, mais surtout la manipulation des esprits et la crédulité face à toutes les formes d'obscurantisme et de superstition, économique, politique mais aussi religieuse.

En effet, le récit multiplie les allusions aux récits bibliques : la fée messianique transforme littéralement l'eau en vin, assimilant clairement les pouvoirs religieux aux pouvoirs féeriques :

> Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que la Fée ne demanda qu'une caraffe de l'eau de la fontaine, que cette eau devenoit dans le verre où elle étoit versée tel vin que le souhaitoit celui qui vouloit boire, et que la caraffe, semblable à la fontaine même, ne se désemplissoit jamais[13].

Ce processus de démystification des récits bibliques fait écho à la critique du christianisme développée par Saint Hyacinthe, notamment dans le *Chef d'œuvre d'un inconnu* :

> Dire qu'il n'y a point de magie ni de sortilège, c'est donc dire que non seulement l'Eglise oecuménique peut se tromper, et dans ses Conciles et dans ses Docteurs, mais de plus, c'est dire qu'il y a des opinions erronées qui sont universellement reçues de toutes les nations, et en conséquence de quoi, de l'aveu des ecclésiastiques et des princes, les magistrats font souffrir les plus cruels supplices à des gens qui ne seraient tout au plus que des imbéciles ou des fous[14].

Dénonçant ainsi les valeurs trompeuses, les scénarios égarants, les modèles factices, Saint Hyacinthe peut, par bien des aspects, être considéré, avec Jonathan Israël, par comme un « penseur radical » des premières Lumières, « ne faisant pas secret, dans l'intimité, de ses opinions déistes

---

[10] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op.cit., Tome XXVIII, Livre 6* p. 273.
[11] *Ibid., Tome XXVII, Livre 1,* p. 371.
[12] *Id., Tome XXVII, Livre 5,* p. 96-97.
[13] *Id., Tome XXVII, Livre 3,* p. 479-480.
[14] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Le Chef d'oeuvre d'un inconnu*, Henri Duranton (ed.), Paris, CNRS et Saint Etienne, Publications de l'Université de Saint Etienne, « Lire le dix-huitième Siècle », n°1, 1991, p. 94-95.

radicales et de son rejet du christianisme[15] ». Proche du duc d'Orléans et des milieux maçonniques, farouche critique du « droit divin » et imprégné de républicanisme, Saint Hyacinthe avait pour maxime politique : « Agir toujours pour le plus grand bien[16] ». Le conte multiplie d'ailleurs les épisodes satiriques et subversifs dénonçant le pouvoir arbitraire et dogmatique. Tel est notamment le sens de la scène burlesque au cours de laquelle Bibi, transformée d'abord en oiseau puis en chien se met à attaquer et à mordre le chat de la reine, dont la réaction est ridiculement disproportionnée : « On eût dit que la famille royale était éteinte, que le trône était renversé, que le royaume était détruit». Ginguet lui-même y voit « un *attentat* à la majesté royale », le signe « des liaisons [de Titi] avec des enchanteurs et des magiciens[17] ».

En dénonçant toutes les formes d'obscurantisme, en mettant en lumière des minorités jusque là restées dans l'ombre (les paysans misérables des provinces, exclus des richesses de la Capitale, les femmes qui jouent désormais un rôle non négligeable), le conte prend certes une forte dimension subversive. Pourtant, ce qui est remarquable, aussi bien pour Jonathan Israël que pour Elisabeth Carayol, c'est le souci d'impartialité de Saint Hyacinthe : si ce journaliste curieux et insatiable a eu à coeur de transmettre les idées de ses contemporains, même les plus radicales, c'est sans marques de désapprobation, ni d'enthousiasme excessif. Cette recherche de l'objectivité révèle un *ethos* de la mesure, un refus affiché des excès, dont témoigne également l'*Histoire du Prince Titi*. L'établissement d'un partage universel des richesses est ainsi lui-même présenté comme un mythe.

En effet, l'avènement de Titi suscite chez le peuple une joie intense, faisant naître l'idée d'un partage universel, d'une communauté de biens : « Tous les biens parurent communs dans la joie universelle d'un avènement qui faisait le bonheur public[18]». Le récit de la fête insiste sur l'opulence des repas, sur la joie du peuple qui consacre son temps non plus au travail, mais aux réjouissances, rejouant de manière carnavalesque les fêtes royales de Ginguet : « Il y eut chaque jour opéra et comédie, et l'entrée en fut accordée à tout le monde[19]». A la différence du spectacle artificiel et vain de la cour, la fête populaire très ritualisée favorise la communion des cœurs, se présente comme le modèle d'une cérémonie patriotique. Le vocabulaire de la lumière émaille d'ailleurs le texte, le

---

[15] Jonathan I. Israël, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750, Traduction de Pauline Hugues, Charlotte Nordmann et Jérôme Rosanvallon,* Paris, Editions Amsterdam, 2005, p. 647.

[16] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Entretiens dans lesquels on traite des entreprises de l'Espagne, des prétentions de M. Le Chevalier de S-George...* ,La Haye, 1719, cité par Jonathan Israël, *op.cit.*, p. 647-648.

[17] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op. cit., Tome XXVII, Livre 2,* p. 449.

[18] *Ibid., Tome XXVIII, Livre 6,* p. 9.

[19] *Id., Tome XXVIII, Livre 6,* p. 8-9.

règne de Titi se présentant comme une véritable renaissance, l'apparition solaire d'un nouveau régime :

> La nuit offrait un spectacle encore plus beau que le jour, par la quantité de lamions dont toutes les fenêtres étaient garnies, sans parler des lustres suspendus dans les berceaux, et dont les lumières éclataient au travers des feuillages. On avait illuminé toutes les tours et toutes les murailles des édifices publics. Outre ces illuminations, il y eut chaque nuit, dans différents quartiers de le ville, des feux d'artifices, où l'envie de se surpasser les uns et les autres par la hauteur et le brillant des fusées, par l'artifice des chiffes et des figures, employa tout ce que cet art a de plus surprenant[20].

Mais le narrateur prend ses distances face à l'enthousiasme excessif voire violent du peuple, qui en vient littéralement à jeter l'argent par les fenêtres : « Un avare que la joie et le vin avaient fait devenir honnête homme, s'avisa le treizième jour de ces réjouissances, de prendre tout l'argent qu'il avait dans un coffre fort, et de le jeter à poignée par les fenêtres »[21]. Titi lui-même ne partage pas l'enthousiasme populaire et en appelle à la mesure et à la raison :

> Vous m'avouerez, monsieur l'ambassadeur, qu'il y a plus de folie que de raison dans l'excès auquel ces peuples se livrent, puisqu'ils ne savent pas encore comment je gourvernerai. Tout ce que je dois faire, c'est d'apporter tant de soins à le rendre heureux, que leur bonheur réponde à la joie qu'ils font paraître[22].

Cette maxime fait écho au chapitre VI du livre IV *De l'Esprit des Lois* : selon Montesquieu, « il sera toujours beau de gouverner les hommes, en les rendant plus heureux[23] ». Titi apparaît ainsi comme un des premiers modèles des princes-philosophes, c'est-à-dire d'un gouvernant « s'appliquant à l'étude de la société et des mœurs pour répandre des vérités qui rendent ses semblables meilleurs et plus heureux »[24], selon la définition du *Dictionnaire Historique de la Langue française*. C'est en ce sens que Saint-Hyacinthe apparaît comme un véritable précurseur des Lumières, un *Frühaufklärer*, selon le titre de la thèse qui lui est consacrée[25].

Conte et philosophie des Lumières

Saint Hyacinthe utilise l'artifice du conte pour s'interroger sur les fondements d'une société pacifique, assurant le bonheur de tous. Cette quête naît du constat amer que la vie en société est un véritable état de guerre, poussant Titi et Bibi à quitter la cour et à se réfugier dans une île mythique :

> Que faut-il être, disait-il [Titi] pour se trouver en sûreté! *Les hommes, les animaux, tout se détruit, tout se dévore! Le plus cruel est le plus traite de tous, c'est l'homme sans doute.* (...) Prendrons-nous une forme

---

[20] *Id., Tome XXVIII, Livre 4*, p. 9-10.
[21] *Id., Tome XXVIII, Livre 4*, p. 11.
[22] *Id., Tome XXVIII, Livre 4*, p. 12.
[23] Charles de Secondat de Montesquieu, *EDL, op.cit., Livre IV, Chapitre VI*, p. 162.
[24] *Dictionnaire Historique de la langue française*, dir. Alain Rey, op. cit. , p. 2707.
[25] Anic Petzel, *Themiseul de Saint-Hyacinthe (1684-1746), Studien zum Werk eines Frühaufklärers, op.cit.*

> humaine, disait Bibi ? Mais que deviendrons-nous, pauvres et inconnus, répondit Titi? Nous gémirons dans la *misère*, nous mourrons de faim. Les animaux à cet égard sont plus sages et plus justes que les hommes. Ils se contentent du nécessaire, et ne s'approprient point le nécessaire qui est le superflu des autres. Que devenir ! nous ne savons point de métier, nous n'avons pas le tems d'en apprendre ; et quand nous en saurions, nous ne trouverions peut-être personne qui voulût nous employer ; ou si nous trouvions quelqu'un, ce seroit peut-être des hommes injustes, qui nous laisseroient la peine du travail en partage, et qui en prendroient le profit. Je n'y sais qu'un moyen, ajouta Titi ; c'est de chercher une île déserte, et d'aller l'habiter. [26]

Ce paragraphe n'est pas sans évoquer la fameuse formule de Hobbes : « L'homme est un loup pour l'homme ». En effet, société animale et société humaine (notamment le monde du travail) sont renvoyées dos à dos, considérées comme des lieux de luttes perpétuelles, d'exploitation à des fins de conservation de l'espèce. Telle est cette « insociable sociabilité », selon l'expression de Jean Terrel, que Hobbes déplore : « En chaque homme et entre les hommes, la guerre est plus naturelle que la paix »[27]. L'épisode insulaire est donc l'occasion de s'interroger sur les fondements pacifiques et moraux d'une société et se présente comme l'expérimentation, par la fiction, d'idées théoriques que Saint-Hyacinthe développera plus tard sans ses *Recherches Philosophiques*. La méthode poursuivie consiste, en effet, à observer les lois de la nature, c'est-à-dire les lois que subit l'homme « avant l'établissement des sociétés », selon la définition de Montesquieu, c'est-à-dire à revenir à un état de nature considéré comme un état de paix : « Dans cet état, chacun se sent inférieur; à peine se sent-on égal. On ne chercherait donc point à s'attaquer »[28]. Tel est également le mode de vie de la seconde île que parcourent Titi et Bibi : il y avait « toute forme d'animaux, excepté des espèces carnassières »[29]. Dans ses *Entretiens*[30], Saint Hyacinthe ira jusqu'à théoriser l'idée selon laquelle le droit naturel assure l'égalité des Hommes : dans la mesure où ils ont besoin les uns des autres pour survivre, aucune domination, aucune autorité arbitraire ne peut se justifier. Comme l'affirme Montesquieu : « Les marques d'une crainte réciproque les engagerait bientôt à s'approcher. D'ailleurs, ils y seraient portés par le plaisir qu'un animal sent à l'approche d'un animal de son espèce. De plus, ce charme que les deux espèces s'inspirent par leurs différences, augmenterait ce plaisir[31] ». Telle est bien l'expérience que vivent Titi et Bibi :

> Avec la forme des petits oiseaux, Titi et Bibi en avoient aussi les propriétés et les besoins. Ils conservoient bien leur raison ; mais ils ressentoient les impressions que le retour de la belle saison faisoit sur leur petite machine ; la vivacité du sang y excitoit une nouvelle ardeur. La nature leur inspiroit une envie pressante de communiquer

---

[26] *Ibid., Tome XXVII, Livre 3,* p. 475-476 (Je souligne).

[27] Jean Terrel, *Les Théories du pacte social, droit naturel, souveraineté et contrat, de Bodin à Rousseau,* Paris, Seuil, 2001.

[28] Charles de Secondat de Montesquieu, *EDL, op. cit., Livre I, chapitre II,* p. 126.

[29] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op. cit., Tome XXVII, Livre 3,* p. 477.

[30] « La Nature faisant naître tous les Hommes égaux, nul Homme n'a donc naturellement un Droit de propriété sur un autre Homme, de sorte qu'il puisse en disposer à sa volonté », Saint Hyacinthe, *Entretiens, op.cit.,* p. 232.

[31] Charles de Secondat de Montesquieu, *EDL, op. cit., Livre I, chapitre II,* p. 126.

la vie qu'ils avoient reçue d'elle.[32]

Mais Bibi met en garde Titi contre les passions animales elles-mêmes destructrices : « Souvenons nous que nous ne sommes point des animaux comme eux, que ce n'est que pour un temps passager que nous en prenons les formes, que nous ne serons heureux sur le trône où vous voulez me placez, qu'autant que nous serons vertueux. [...] Ne faisons point de nid, mon cher prince, ne pondons point, ne pondons point »[33]. Pour ne pas rejoindre le règne animal, Titi et Bibi doivent mettre à l'épreuve leur raison, et suivent, dans la seconde île, une véritable démarche d'entomologistes et de scientifiques : « Ils examinaient tout »[34]. Leur démarche suit en ce sens la théorie de l'évolution de Montesquieu[35], théorie que développera également d'Alembert dans son *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie :* « Avides de connoissances utiles, [les premiers hommes] ont dû écarter d'abord toute spéculation oisive, considérer rapidement les uns après les autres les différens êtres que la nature leur présentoit, & les combiner, pour ainsi dire, matériellement, par leurs propriétés les plus frappantes & les plus palpables ».[36]

Mais paradoxalement, ce modèle utopique de société est désavoué dans *L'Histoire du prince Titi* au moment même de sa possible application, comme le souligne Aurélia Gaillard[37]. Qualifié de « chimère », le modèle insulaire purement rationnel est mis à distance, présenté comme un mythe, poussant les deux héros à passer à « la considération des hommes tels qu'ils sont, ayant besoin de lois et de magistrats pour remédier à leur extravagance et à leur corruption[38] ». La fiction sert ainsi de déclencheur à la philosophie politique :

> Nous prîmes ce royaume et quelques-uns des états voisins pour le plan sur lequel nous devions travailler. Nous parcourûmes les différents arrangements et les divers désordres qui s'y trouvent, et nous cherchâmes avec soin les moyens d'assurer ou de perfectionner les uns, et de remédier aux autres, conformément aux principes de justice pris dans la nature des choses mêmes. Je m'y appliquais avec d'autant plus d'attention, ajouta Titi, qu'il se pouvait faire que j'aurais un jour besoin d'être muni des principes nécessaires à un bon gouvernement. Nous les recherchâmes donc avec exactitude, et nous tirâmes des règles applicables à tout ce qui convient à une société civile[39].

Titi expérimente donc les différentes théories économiques et politiques répandues au début

---

32 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op. cit., Tome XXVII, Livre 3,* p. 468.

33 *Ibid., op.cit., Tome XXVIII, Livre 3,* p. 470.

34 *Id., Tome XXVII, Livre 4,* p. 487.

35 Selon la théorie de Montesquieu, les hommes soumis aux lois naturelles « parviennent encore à avoir des connaissances : ainsi ils ont un second lien que les autres animaux n'ont pas. Ils ont donc un nouveau motif de s'unir; et le désir de vivre en société est une quatrième loi naturelle », Montesquieu, *EDL, op.cit. Livre I, II,* p. 127.

36 Jean LeRond, dit D'Alembert, *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, introduit et annoté par Michel Malherbe, Vrin Editeur, Paris, 2000, p. 89.

37 Aurélia Gaillard, *« Fiction et politique* dans l'*Histoire du Prince Titi* de Saint-Hyacinthe *(1736) »,* Conférence invitée à l'ENS Ulm/séminaire fabula-Paris3, juin 2007.

38 Thémiseul de Saint Hyacinthe, Titi, *op.cit., Tome XXVIII, Livre 6,* p. 260.

39 *Ibid., Tome XXVIII, Livre 6,* p. 261.

du XVIIIe siècle afin de réfléchir à l'établissement d'une nouvelle société. Or cette démarche définit justement la « sociabilité des Lumières », selon l'expression de Catherine Larrère : « Cette version philosophique de la théorie de la sociabilité élaborée par le droit naturel, et dont d'Alembert fait l'exposé canonique dans le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, peut être considérée comme la conception dominante parmi les philosophes. Points communs : la déduction, à partir du besoin individuel ou de l'intérêt personnel, d'une utilité éclairée qui s'énonce dans des règles imposant de prendre en compte l'intérêt des autres et capable de venir à bout des passions qui opposent les hommes »[40]. C'est pourquoi le duché de Félicie se présente comme le meilleur gouvernement possible : l'établissement de contrats assure une paix durable entre les citoyens, comme l'illustre l'exemple du mariage considéré comme un contrat civil :

> Il permet de s'unir aux conditions qu'il plaît naturellement aux contractans de s'accorder. En conséquence de quoi ils peuvent s'engager l'un à l'autre pour un tems ou pour toujours. Se permettre plusieurs femmes ou plusieurs maris ; car il a trouvé juste que les droits fussent égaux ; stipuler en cas de séparation des dédommagemens pour l'un ou pour l'autre, régler l'état des enfans. [...] Il arrive de ces lois encore, que les pères et mères ne donnent dans leur domestique que des exemples de paix et de concorde. Que toutes les familles d'un état se trouvent alliées et portées ainsi à étendre plus loin les bons offices qu'on peut se rendre. Et ce qui est un très-grand avantage pour l'état, c'est que les biens se trouvent plus également dispensés, et le nombre des sujets multiplié. On cria cependant beaucoup contre ces loix, reprit Blanchebrune, quand le prince les établit. C'est qu'on ne les voyoit, continua Titi, que sous une idée de débauche, lorsque par ses vues supérieures il y voyoit le moyen le plus sûr non-seulement de la prévenir, mais de conserver dans le mariage même les douceurs de l'amour[41].

La confrontation à des gouvernements divers permet à Titi de prendre conscience de la relativité des mœurs, telle que la décrivent les *Lettres écrites de la campagne :*

> Dans un pays on regarde comme une chose très sensée que les Mariages soient indissolubles : dans un autre, cela paraît une extravagance d'autant plus grande qu'elle fait d'un des plus doux Liens de la vie un sujet de Désespoir. On croit ici qu'un Mari ne peut avoir qu'une femme : on croit plus loin qu'un mari peut en avoir plusieurs ; plus loin, au contraire, qu'une femme peut avoir plusieurs maris[42].

Par conséquent, les voyages apprennent à Titi, non pas tant la gouvernance que la tolérance. Cette réflexivité et cette acceptation de l'homme dans ce qu'il a à la fois de lumineux et d'obscur est le fondement-même de l'humanisme des Lumières. Dans *Qu'est-ce que les Lumières?*, Kant définit *l'Aufklärung* comme « la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable »[43], sortie qui ne peut se faire que par l'activité critique : l'homme des Lumières passe ainsi tous les discours sous les fourches caudines de la critique, y compris le sien. Or cette

---

40 Catherine Larrère, *L'invention de l'économie au XVIIIè siècle*, Paris, Leviathan,1992, p. 74.

41 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op. cit., Tome XXVIII, Livre 5*, p. 132/133.

42 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Lettres écrites de la Campagne*, La Haye, chez Alex. De Rogissart, 1721, Chapitre V « Des idées », p. 145-179.

43 Emmanuel Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?* , Paris, GF Flammarion, 1991, p. 43.

dimension autoréflexive et métatextuelle se trouve au cœur du conte de Saint Hyacinthe, comme l'attestent les emprunts à Perrault[44] et à La Fontaine[45] : simple « bagatelle », propre tout juste à « amuser de petits enfants[46] », la littérature est présentée comme soporifique[47] et inutile. Si Fortesserre reste méfiant devant l'invraisemblance de la métamorphose des diamants en nèfles (*Ah l'extravagance! Quel misérable conte!* [48]), Diamantine dénonce elle-même sa propre futilité et celle des contes avec elle :

> «Qu'est-ce que c'est que la magnificence des plus grands rois du monde, disoit Forteserre à Titi, en comparaison de la magnificence des fées ? Mais qu'est-ce que c'est que cette magnificence même, dit la fée ? qu'une vaine illusion dont les faux grands sont enorgueillis et occupés, comme les enfans de leurs jouets ; car tout est relatif, et un prince qui connoît la véritable grandeur, regarde bien toutes ces choses là comme des bagatelles. »[49]

Certes, la fée dénonce le « faux-merveilleux » du pouvoir politique, pour reprendre l'expression de Fontenelle dans *De l'origine des fables*, c'est-à-dire le pouvoir des « faux-grands », dans le conte. Mais comme l'affirme Aurélia Gaillard[50], le conte remet aussi en question son propre pouvoir et en particulier le pouvoir de manipulation de l'imagination. Bibi, exclue de la fête royale scellant la paix entre Fortesserre de Titi, souffre des allusions faites par un poète au mariage à venir du jeune prince : « Un poète mit en vers cette fête; il la décrivit telle que son imagination la lui représentait ; c'est-à-dire, qu'il y embellissait quelquefois ce qui pouvait être embelli, et qu'il y défigurait quelque fois ce qui, pour paraître très beau, n'avait besoin que d'une description fidèle […] Le poète disait entre autre choses [...] que les ronces porteraient des fleurs, que les chardons seraient changés en lys, que le miel distillerait des arbres des forêts[51]. » Ce nouvel aède mêle topoï bibliques et fabuleux, évoquant aussi bien les « fleuves de lait », la « toison des moutons » que « Les tigres et les loups [qui badinent] avec l'agneau et le chevreau, exempts de crainte ». Mythes bibliques et fables sont assimilés à des stéréotypes, des préjugés : « ce n'est qu'un

---

44 « Ces bagatelles n'étaient pas de pures bagatelles », Charles Perrault, *Contes*, édition de G. Rouger, Paris, Garnier, 1967, p.3.

45 La Fontaine écrit dans « Le Pouvoir des fables » : « La qualité d'Ambassadeur/ Peut-elle s'abaisser à des contes vulgaires ?[…]/ Quoi, [s'insurge l'Orateur grec] de contes d'enfants son peuple s'embarrasse ! », Jean de La Fontaine, *Fables, Livre VIII, Fable IV*, édition de J.P. Collinet, Paris, Gallimard, 1991, p. 231.

46 « Quoique j'eusse beaucoup entendu parler de fée, je n'en avois point vu ; je croyois même, pour vous dire la vérité toute pure, que les merveilles qu'on en disoit étoient des contes à dormir de bout, ou propres tout au plus à amuser de petits enfans », Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op. cit., Tome XXVIII, Livre 5* p. 100.

47 Titi est « accablé d'odes, de sonets, d'épîtres, de chants royaux, de balades, de rondeaux, de virelais, de triolets, d'épigrammes, d'acrostiches même [qui lui procurent] un prompt sommeil », (*Ibid., Tome XXVII, Livre 2,* p. 435.)

48 *Id.. Tome XXVI , Livre 2,* p. 373.

49 *Id., Tome XXVIII, Livre 5,* p. 211.

50 *Aurélia Gaillard,* « Fiction et politique dans *l'Histoire du Prince Titi* de Saint-Hyacinthe (1736) », Conférence invitée à l'ENS Ulm/séminaire fabula-Paris3, juin 2007.

51 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op.cit., Tome XXVIII, Livre 4,* p. 53.

poète qui parle, disait [Bibi], ce n'est qu'un poète, mais ce poète est ici l'écho de la voix publique. Il ne fait qu'exposer les désirs de tout le royaume »[52]. Le conte dénonce ainsi l'imagination comme source d'erreurs et de manipulation : « fille du désir et de l'ignorance de l'avenir, [l'imagination] trompe presque toujours également ceux qui l'écoutent ; mais quoiqu'on ait souvent expérimenté la fausseté de ces promesses ou de ses menaces, qui peut s'empêcher de s'y livrer quelquefois ?»[53]. L'emploi du pronom indéfini témoigne ici d'une empathie du narrateur, d'une acceptation des faiblesses humaines. Loin d'être le signe d'un sentiment de supériorité, l'ironie tendre qui rayonne dans l'ensemble du livre prend pour cible son auteur lui-même, exprimant ainsi son sens aigu de l'autodérision. En effet, le texte du fameux « poète » a de nombreuses similitudes avec la description de l'île où se sont réfugiés Titi et Bibi : on retrouve le motif de la luxuriance, l'évocation des moutons « dont la laine était plus blanche et plus fine que le plus beau coton », les arbres couverts de fleurs. Les deux textes se ressemblent également sur un plan stylistique : même recours aux comparaisons, aux hyberboles, aux comparatifs de supériorité, caractéristiques du registre élégiaque. Cette comparaison assimile donc l'auteur de *Titi* lui-même au piètre poète, mettant ainsi en évidence l'autoréflexivité amusée du récit. La particularité du conte de Saint Hyacinthe est, effectivement, de se dénoncer lui-même comme source d'erreur et d'illusion, emportant le lecteur dans le vertige des simulacres.

La fée, sous les apparences d'une vieille femme, dénonçait certes, dès le début du conte, l'univers de la cour comme un monde d'apparences et d'illusions[54]. Pourtant, au moment-même où elle dénonce les mensonges, elle ment elle-même, tout en réussissant à convaincre la reine : « Tripalle rendit compte au roi de sa conservation. Il conclut comme elle que cette femme n'étoit point une fée[55] ». Le champ lexical de la parole met en évidence l'enjeu principal de ce passage. En effet, narrativement, l'épisode paraît entièrement gratuit, la reine ne recevant pas d'autres diamants. L'enjeu est donc d'ordre discursif, comme en témoigne le vocabulaire du discours et de la croyance : « La reine ayant épuisé *sa rhétorique* à laquelle elle ne *croyait* pas que rien ne pût résister, *crut* en effet que cette vieille n'était qu'une vieille bonne femme[56].» Leurrés par les apparences et les discours, les personnages apparaissent comme des êtres constitués uniquement de paroles, de mots,

---

52 *Ibid., Tome XXVIII, Livre 4,* p. 52.

53 *Id., Tome XXVIII, Livre 4,* p. 53.

54 « La vieille assura toujours que sa majesté se faisoit illusion, que les courtisans et les joailliers mêmes la trompoient, qu'il falloit qu'il y eût de l'enchantement dans cette affaire, et qu'assurément elle n'avoit point donné à personne d'autres nefles, d'autres noix, ni d'autres noisettes que celles qu'elle venoit d'avoir l'honneur de présenter à leurs majestés », *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 356.

55 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 359.

56 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 357. (Je souligne).

comme en témoigne le nom-même de la vicomtesse accompagnant le roi : la vicomtesse de Worthfraw.

Ce que dénonce avant tout l'*Histoire du Prince Titi*, c'est donc l'absence de recul critique et de réflexion, comme l'illustre la scène où Titi découvre le diamant inséré dans l'oeuf qu'il vient de faire cuire : « Titi leva le reste de la coque et découvrit un diamant d'un éclat si merveilleux que jamais on n'en a vu un pareil »[57]. Comme la magnifique fée qui se cachait derrière les apparences d'une vieille femme, les diamants sont soit recouverts de peau, soit enfermés dans la coque qu'il s'agit de percer. La présence de la merveille cachée derrière des apparences obscures ne désignerait-elle pas le conte lui-même ? L'épisode offrirait-il une piste d'interprétation pour l'ensemble du récit ? Une telle idée est renforcée par la réaction de la reine qui, contrairement à Titi, confond la forme et le fond et aurait souhaité avaler le diamant « comme l'oeuf dont il avait la forme ». L'opposition entre Titi et la reine semble donc d'ordre herméneutique : Titi est le seul à distinguer le signifiant du signifié.

L'*Histoire du Prince Titi* apparaît donc bien comme une propédeutique à la philosophie des Lumières, non seulement par l'insertion, au cœur du conte, des théories politiques et philosophiques alors en développement ; mais surtout par la démarche critique et herméneutique qu'il met en place. Si le conte cherche à éclairer, ce n'est pas en révélant la vérité, mais paradoxalement en la voilant.

Une esthétique du clair obscur

La Fée Diamantine, véritable personnage palimpseste, échappe ainsi à toute interprétation définitive. Lors de sa première apparition, toute de bleue vêtue, nimbée de lumière, elle est présentée comme un personnage christique :

> Enfin, le soir du second jour arriva, le tems de se mettre à table approchoit, et toute le compagnie se promenoit dans la cour pour se trouver à l'arrivée de Diamantine, lorsqu'on la vit descendre brillante comme un éclair qui auroit coulé d'un nuage. Elle n'étoit point sous la forme d'une vieille femme, mais sous la forme d'une belle reine, dont la majesté auroit été tempérée par les charmes de la douceur. Les couleurs de son teint ne pouvoient être comparées qu'à celles du visage de Bibi. Ses yeux étoient doux et rians, ses lévres vermeilles, le visage long, ses cheveux blonds tomboient à côté de chaque joue en grosses boucles jusques sur ses épaules, et descendoient par derrière jusqu'à la ceinture, en deux tresses mêlées de diamans moins gros, mais aussi éclatans que quelques-uns qui étoient parmi les boucles. Sa robe étoit bleue, et semée d'un si grand nombre de brillans, qu'on auroit pu en comparer l'effet à celui de la voie lactée, pour qui auroit vu de loin cette robe, car de près elle étoit beaucoup plus brillante. Mais ce qu'il y avoit de plus beau, c'est que la chaussure de la fée étoit deux sabots faits chacun d'un seul diamant. Un ramage de fleurs d'un travail exquis y imitoit une broderie légère, mais le tout disposé et taillé avec tant d'art, que le moindre petit angle ou contour y devenoit une facette brillante. C'étoit un ouvrage de la même main qui avoit fait le gobelet de Forteserre. Deux Zéphirs la précédoient, deux autres lui portoient la robe. On n'auroit pas été fâché de leur voir quelques corbeilles , mais ils n'en avoient point[58].

---

[57] *Ibid. Tome XXVII, Livre 1*, p. 346.
[58] *Id., Tome XXVIII, Livre 5*, p. 126.

Le champ lexical de la lumière qui émaille de nouveau l'ensemble du texte suggère bel et bien l'idée d'une illumination voire d'une apparition. La fée Diamantine apparaît bien comme une figure sacrée, ne reconnaissant pas de « pouvoir supérieur au sien[59]». Or le motif de la corbeille[60] l'apparente également à Isis l'initiatrice. Le narrateur la décrit d'ailleurs explicitement comme un creuset de références : « vêtue d'une robe verte, semée de fleurs, de fruits et d'animaux de diverses espèces, elle était telle qu'on représenterait la terre ou la fécondité, sous la figure de Panthée, de Pomone et de Flore[61]». Telle sa robe dont « le moindre petit angle ou contour y devenait une facette brillante », Diamantine, la bien nommée, est un personnage spéculaire et sémiotique. Lumineuse et lucide, la fée Diamantine est aussi un personnage de l'ombre. Quand elle apparaît pour la deuxième fois, elle est située dans la pénombre, à contre-jour, « sur le pas de la porte, le dos tourné du côté de la campagne[62].» Placée sur le seuil, elle est présentée comme un personnage de l'entre-deux, à la fois bossue et sensuelle, humaine et surhumaine[63]. Personnage boîteux[64], elle s'inscrit dans la lignée des passeurs, intermédiaires entre les dieux et les hommes. En outre, sa « cabane », lieu de ses transformations, est assimilée à une « grotte », conférant au texte des élans de néoplatonisme.

Mais Diamantine n'est pas le seul personnage lumineux du conte : le page de Titi a pour nom « l'Eveillé »[65]. La lumière, symbole de puissance et de clair-voyance, est ainsi diffractée, partagée entre plusieurs personnages, formant ainsi une société d'éclairés. Mais cette lumière doit restée paradoxalement obscure, silencieuse et invisible : l'Eveillé se rend invisible pour transmettre à Titi les conversations entre le roi et la reine « sans lui dire cependant par quel moyen il était si bien instruit[66] » . La fée et le page sont unis par un rituel de passage entre la visibilité et l'invisibilité[67]. L'ensemble de la société formée autour de Titi bénéficie des « mystères[68] » de Diamantine, au point que Blanchebrune est accusée par la reine de « conserver avec lui [Titi] des

---

59 *Id., Tome XXVIII, Livre 5,* p. 105.

60 « La Fée tira de sa corbeille les fleurs artificielles qui y étaient, et les distribua aux princesses et aux dames. » *Id., Tome XXVIII, Livre 5,* p. 112.

61 *Id., Tome XXVIII, Livre 4,* p. 126.

62 *Id., Tome XXVII, Livre 1* p. 354.

63 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 359.

64 « Elle boitait encore, comme si elle eût été blessée à une jambe », *Id., Tome 28, Livre V,* p. 93.

65 « Souvenez-vous que vous êtes l'Eveillé, dit-elle. Toujours éveillé pour vous, répondit-il », *Ibid., Tome XXVIII, Livre 6,* p. 367.

66 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 369.

67 « Diamantine appelant l'Eveillé auprès d'elle, lui dit de mettre son pied sur un des siens, et un de ses bras autour de son cou, et cela fait, elle et l'Eveillé disparurent, sans qu'on sut par où ils avoient passé », (*Id., Tome 27,* Livre III, p. 463).

68 *Id., Tome XXVII, Livre 1,* p. 480.

intelligences secrètes[69] ».

Les multiples strates interprétatives du conte participent au cryptage, à cet obscurcissement du sens : « L'Eveillé fit un journal de tout ce qu'il avait découvert : mais comme il l'a écrit en chiffres qui ne sont connus que de lui, on peut dire qu'à cet égard il a communiqué une sorte d'invisibilité à ce journal[70] ». L'évocation du journal, cher à Saint Hyacinthe, la construction chiasmatique de la phrase ne peuvent que faire référence à l'écriture parfois hermétique du conte. Comme le remarque Aurélia Gaillard, « il n'y a pas un chiffre à déchiffrer mais une multitude de chiffres qui, une fois déchiffrés, n'en restent pas moins obscurs[71]». Ces effets de mise en abyme, caractéristiques de l'esthétique rococo, relancent à l'infini le processus herméneutique, empêchant toute clôture définitive du sens : « On a l'impression, affirme Jean Weisberger, d'ouvrir une boîte à double fond. Le dessus, en soi, a ses charmes, mais une fois identifié comme subterfuge ou détour, il met l'ingéniosité au défi, invite à décrypter[72] ». Le gobelet que Diamantine offre à Forteserre illustre un tel propos. Constitué d'un seul diamant taillé, le gobelet est orné d'un « bas-relief où étaient représentées des graces versant à boire à des amours[73] ». Or Fortesserre, admiratif de la perfection de l'objet, comme il le serait devant des « jouets d'enfans », se fait critique d'art : « Voyez cet amour, disait-il, ne dirait-on pas qu'il va goûter un double plaisir en buvant le verre que cette grâce vient de lui verser? Ne dirait-on pas qu'elle partage le même plaisir qu'il aura à le boire? ». L'effet de mise en abyme - Diamantine sert elle-même du vin à Fortesserre dans ce gobelet - et l'allusion aux « jouets d'enfans » mettent en évidence la dimension métatextuelle du passage, relançant ainsi le processus herméneutique. L'hermétisme, l'obscurcissement du sens par sa multiplication même, apparaît dès lors comme une arme contre l'obscurantisme : refusant tout dogmatisme, repoussant le centralisme classique, « le rococo peut rejoindre ainsi l'esprit des Lumières[74]».

Par conséquent, s'il s'agit bien d'éclairer le prince, et le lecteur avec lui, sur la nature humaine et sur les moyens de vivre en société, la lumière, aussi bien physique que spirituelle, ne doit pas éblouir sous peine de rendre aveugle : toujours voilée, elle pénètre les êtres et les lieux indirectement. Il est en ce sens significatif que, dans le palais des fleurs, véritable temple dédié à la Nature, « on ne [reçût] la lumière douce qui s'y répandait, que par des ouvertures qu'on ne voyait

---

69 *Id. Tome XXVII, Livre 1*, p. 481.

70 *Id. Tome XXVIII, Livre 2*, p. 381.

71 Aurélia Gaillard, *Fables, mythes, contes, L'esthétique de la fable et du fabuleux* (1660-1724), Paris, H. Champion, 1996, p. 400.

72 Jean Weisberger, *Les masques fragiles, Esthétiques et formes de la littérature rococo*, Lausanne, L'Age d'Homme, 199, p. 121.

73 Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op.cit., Tome XXVIII, Livre 5*, p. 108.

74 Jean Weisberger, *op. cit.* p. 213.

point[75]. » Cette pénétration indirecte de la lumière entre en écho avec le spectacle du coucher de soleil auquel assistent Titi et Bibi sur leur île :

> D'autres fois ils alloient admirer ce doux spectacle que le soleil forme dans un ciel serein, lorsqu'il rend les crépuscules du soir plus beaux que l'aurore, ou ce spectacle étonnant qu'il donne en se couchant derrière d'épais nuages, dont l'obscurité a quelque chose qui d'abord paroît affreux. On voit des rayons de lumières s'échapper entre ces nuages, suivre leurs extrémités qu'ils rendent plus ou moins brillantes et s'étendre au loin dans une grande partie de l'horizon. Les uns s'élèvent comme des gerbes de lumières, d'autres s'allongent comme une flamme immobile, dont l'éclat est relevé par l'obscurité profonde ; d'autres se précipitent en colonnes dans les eaux de la mer qui paroît se joindre avec le ciel. Que ce spectacle est magnifique, s'écrioit Titi ! qu'il est doux de l'admirer tranquille auprès de ce qu'on aime ![76]

Ce passage met en évidence le renversement des valeurs opérées par le conte. En effet, la lumière ne descend pas du ciel, mais paradoxalement suit un mouvement d'élévation. Le mouvement de la lumière est en fait triple, à la fois ascendant, descendant et transversal, comme le suggère son mouvement d'expansion à travers l'horizon. Ainsi, la lumière ne s'oppose pas aux ténèbres, qui ont de prime abord quelque chose d'« affreux », mais les traverse, semblant ainsi naître littéralement de son contraire – tel est également le cas de Titi, ce prince éclairé, fils du couple obscur et dogmatique formé par Ginguet et Tripalle. La personnification du ciel «serein » confirme le mouvement de laïcisation du motif de la lumière : elle n'est plus ici le symbole d'une illumination d'ordre religieux, mais celle d'une prise de conscience et surtout d'une transmission. « Que ce spectacle est magnifique! qu'il est doux de l'admirer tranquille auprès de ce qu'on aime ! »[77], s'exclame Titi, exprimant ainsi la communion qui s'établit entre les deux spectateurs devant le caractère *sublime* du spectacle de la nature et de la diffusion des Lumières.

Thémiseul de Saint Hyacinthe, bien que resté jusqu'à ce jour dans l'ombre de la critique, peut donc être considéré comme un pionnier de la philosophie des Lumières à plus d'un titre. Son conte, *L'Histoire du Prince Titi*, s'attache à dénoncer toutes les formes d'obscurantisme, aussi bien politiques, économiques que religieuses, exprime le désir d'une administration unifiée et juste. Pourtant, loin de délivrer une leçon de politique univoque, le conte trouve son unité dans la démarche expérimentale poursuivie par le Prince et par le lecteur avec lui : il s'agit de mettre à l'épreuve de la pratique les théories politiques et philosophiques qui se développent dans les années 1730. Or cette démarche critique est généralisée à tous les savoirs et au conte lui-même, comme en

---

[75] Thémiseul de Saint Hyacinthe, *Titi, op.cit., Tome XXVIII, Livre 4,* p. 45.
[76] *Ibid., Tome XXVII, Livre 3,* p.487.
[77] *Id., Tome XXVII, Livre 3, p.487.*

témoignent les nombreuses expressions métatextuelles. La lumière, la vérité du conte n'est donc pas cachée derrière le voile de la fiction, mais réside au cœur de la démarche herméneutique sans cesse renouvelée, dans le travail interprétatif infini.

Se construit ainsi une communauté de lecteurs impliqués dans la même démarche, unis par le même amour pour les arts, les sciences et les lettres, mus par le même désir de travailler à la construction d'un monde plus libre et plus éclairé : « Il ne faut pas étudier, pour vouloir paraître habile, mais pour s'éclairer et se rendre meilleur»[78], affirme Saint Hyacinthe lui-même dans les *Lettres écrites de la Campagne*, réalisant avec plus de vingt ans en avance ce que préconisera Diderot : « Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières[79]. »

[78] Thémiseul de saint Hyacinthe, *Lettres écrites de la campagne*, op.cit., p. 120.
[79] Denis Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Paris, GF Flammarion, 2005, XIV, p. 70.